

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

TRENTE-NEUVIÈME

AUX GONES DE LYON

Ma foi, z'enfants, c'tte semaine gn'y a quasiment rien à chiquer. J'ai z'aeu beau sigogner le garde-manger, reluquer tous les coquemards, founasser dans toutes les bassines, j'ai ramié rien que de grattons, de gringuignottes et de ratafaille. Claqueposse, qu'est pourtant joliment avanglé et que baffrerait à lui tout seul deusses successions, quatre maisons, six bateaux à vapeur, douze méquiers avec les pontaux, un convoi de chemin de fer et toute sa famille, y n'a été obligé, le pauvre belin, de se tailler trois petites bouchées de rien. C'est dégoutant. Aussi que c'est ben votre faute, les gones : vous devenez tant vertueux, nom d'un rat ! que n'y aura bientôt pus de pillandrins ni de canailles à ficher dans mes casseroles. V'là huit jours que je courate par toute la ville comme un commis de ronde, en Vaise, en Perrache, en Serin, à St-Font, à Vénissieux, j'ai rien pu agraffer ; jusqu'à la prison que n'y a dessus la porte qu'on n'y entre plus, et au Palais-de-Justice que tous les juges sont en chômage ; y paraît censément que le père Carquois y a tout converti.

Ah ben ! mais non, c'est de bêtises tout ça, n'allez pas rien me tirer de carottes de c'tte longueur. Qué donc que nous allons tous devenir si gn'y a pus que de z'honnêtes gens dans le monde ? La vertu, voyez-vous, c'est z'une colombe que fait

ben sa Georgette salinée mais que ne nourrit pas son patron ; allez, vous y fiez pas ; au lieu que le vice ça vous est un mami que passe partout et qu'est grand lié avec la fortune. C'est lui que sait faire marcher le commerce !

Disez-moi voir un peu comment donc qu'y pourraient ramier de yards, tous ces gros marchands de soie, de drap, de rubans, de crénolines, ces fabricants, ces tailleurs, et les perruquiers, et les modistes, et les fleuristes, et pis une tapée d'autres, si gn'y avait pas l'orgueil que les fait vivre ? C'est lui que fait changer les modes, pardienne : quand on a trouvé une manière de veste, ou de culottes, ou de grolles, v'là les petits que veulent n'imiter les gros et que s'en achètent ; sus ce coup là, les bargeois que bisquent de ressembler à de pillereaux, n'éventent une autre manière de grolles, de culottes et de vestes, et alors les petits lâchent leurs affaires aux marchands de pattes, pour tâcher moyen de n'avoir d'autres à la nouvelle façon, et pis les riches n'inventent z'encore une autre mode, et hardi donc, ça n'en finirait plus comme le marché de Villefranche.

Et l'avarice, comme elle fait danser les écus maintenant. V'là un mami qu'a pas le sou mais que rechignerait pas d'en brasser ; y vous reganise une sorciété pour l'exploitation de mines de sucre d'orge qu'ont z'été découvertes, comme y dit, dans le pays de Cocagne ; on fait de z'annonces dans les grands jorials que vivent pas de scandales, et que racontent que gn'y a de millions à récorter. Alors y s'amène de mamis qu'aboulent de piastres ; l'autre vous les fait glisser dans sa profonde, y s'en va censément chercher la mine, et c'est les actionnaires que la font. V'là encore un

maçon que vous apinche un quartier ousque gn'y a de petites maisons avec de grandes chambres : y z'étaient bêtes les anciens, qu'y se dit, tandis que gn'y avait là gros d'argent à gagner. Là dessus on commence par vous envoyer les locataires voir ce qui se passe au Grand-Camp, on fiche à bas les maisons et on vous en bâtit d'autres grandes comme de z'églises et avec de chambres petites comme de questins ; on flanque un restaurant dans la cave, une brasserie dans la boutique, un huissier au premier, de modistes au second, un rentier au troisième et pis de cocottes jusqu'en n'haut, et allez, v'là une boîte que fait de fameux revenus, d'abord pacc que gn'y a davantage de monde dedans et pis qu'ont de pécutiaux, au lieu que de z'honnêtes ouvriers quand ça n'a pas d'ouvrage ça crève de faim.

Et pis la lusqure c'est z'elle que rétablit l'équilibre dans la sorciété. Si m'ssieu chose qu'est riche n'était toujours en joignement avec sa colombe légitime, la maison se remplirait de miaillous que se partageraient si bien la succession paternelle qu'y seraient obligés de travailler à leur tour pour allonger la pièce ; mais le p'pa n'est pas si bête, dès qu'y vous a un héritier, y commence par dénicher une petite canante qu'aime les rubans et les robes de soie, mais qu'est obligée de chiner toute la journée, y vous lui donne ça qu'elle aime et pis pas trop davantage, et les v'là pif à pif. Alors M'dame son épouse se donne d'air et pis on élève le poupon avec de gourmandises et de craquelins tant que, s'y n'en crève pas, y devient grand et y vous fait claquer les écus de p'pa, et ça fait le bonheur des usuriers et des petits cousins qui voyent, à c'tte marche, l'héritage du cousin en p'arspective.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAHIER LYONNAIS

Félien Trompedebœuf.

C'est le type de l'homme important : s'il vous regarde, vous pensez au juge d'instruction ; s'il passe à côté de vous, vous le prenez pour un ministre ; s'il vous parle, vous le jugez un parfait jobard.

Dressé dès son enfance au grand art de la représentation, nul ne sait mieux que lui endosser une solennelle queue de morue, tendre la main d'un air protecteur, ou poser au coin d'une cheminée.

Jamais il ne rit en public de peur de compromettre sa respectabilité ; à force de ne rien dire, il a fini par se donner une sorte de réputation d'homme grave, et les gais vont lui demander conseil.

Des conseils il en donne encore, c'est-à-dire qu'il vous donne pendant un quart-d'heure de phrases filandreuses auxquelles il ne comprend rien lui-même, puis il met le collicteur à la porte dans la crainte qu'il ne lui demande quelque chose de plus.

Tel qu'il est, les pères le citent comme exemple à leurs fils et les mères rêvent pour leur filles un type de mari aussi bêtement accompli.

Jean Tremolo.

Jean Tremolo est un homme timide.

Pour lui le plus grand souci est de ne pas se compromettre, sa préoccupation constante est de savoir ce qu'on pensera de lui, s'il fait telle ou telle visite, telle ou telle démarche.

Il se figure que le monde entier a les yeux sur lui, et sa petite vanité aidant, il ne mettra l'un de ses pieds devant l'autre sans avoir murement pesé les conséquences de son action.

Il va sans dire que cette manière de procéder l'amène infailliblement à faire des bêtises.

Tatillon, remuant, diseur de rien, Jean Tremolo tient à la fois de la vieille femme et du concierge.

Esclave de tout le monde, il est choisi préférentiellement à tout autre pour les missions dont personne ne veut se charger ; c'est lui qui va réclamer les chiens perdus, qui porte à domicile les billets de concerts ou cherche des renseignements sur les cuisiniers.

S'il vient à mourir ses amis se diront : tiens ce pauvre Tremolo, comment ferons-nous quand nous serons treize à table ?

Josépha Pimbèche.

Pendant longues années Josépha Pimbèche sacrifia à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Sur cet autel elle immola son mari, son intérieur et les enfants qu'elle faisait à contre-cœur, car, à chaque nouvelle grossesse, elle était obligée de se retirer sous sa tente, privée pendant un certain temps de ses plaisirs favoris.

Danseuse intrépide, joueuse effrénée, coquette à trente-six carats, elle fut l'héroïne de mainte aventure véritable et d'un plus grand nombre encore d'aventures supposées.

Arrivée à l'automne de sa vie, elle a changé de manière de faire : rompant soudain avec un monde qui la repoussait, elle s'est mise à faire des coquetteries au père Eternel.

Aussi assidue aux sermons qu'elle l'était au bal, elle place ses sourires gracieux en faisant des quêtes, ne pouvant plus les placer autrement.

Elle fait l'éloge de ses prédicateurs comme elle faisait celui de ses danseurs ; et, en recommandant d'aller entendre le père un tel ou l'abbé trois étoiles, elle ajoute sans penser à mal : Oh ! c'est un homme charmant.

Et l'envie ; c'est y pas elle aussi que fait la prospérité à la ville que n'y amène de z'habitants que viennent de la campagne, pace qu'y z'aiment ben mieux travailler en ville au lieu d'à travers champs à agraffer de z'averses et de coups de soleil, et pis que les demoiselles des cafés chantants leur z'y ont tapé dans les chassiss, et qu'y z'ont reniflé l'odeur des fricots que fument à travers les soupirails de la rue de l'Impératrice ? Aussi que maintenant n'y a plus de paysans en campagne, on n'y a mis de machines à la place que font tout l'ouvrage, et eusses y viennent tous à Lyon ; on fait de bâtisses partout, la ville n'en est gonfle à crêver, ce qui fait voir que tout le monde n'est ben aise.

Et la paresse que fait tant travailler de monde: les momnibus, les fiacres, les carrosses, les tapis-siers et les fabricants de sommiers à-la-trique qu'ont remplacé les paillasses.

Et la gormandise, qu'habille les marmitons tout de blanc et les medecins tout de noir.

Et le mensonge, que fait vivre les papetiers, les marchands d'encre, que fournit de blagues aux plumassiers que font dans les grandes feuilles, que leur amène de chroniques, de correspondances et de z'annonces.

Vous voyez ben, z'enfants, que c'est les sept péchés capitaux que font aller le commerce et tourner les cannettes de la sorciété. Si n'y avait pas de vices, faudrait démolir le Perron, l'Anti-quaille et la moitié de la Charité ; faudrait farmer les bureaux de M'sieu de Metz, de M'sieu Cachaud et de M'sieu Rivoire à la Préfecture ; gn'y aurait pus de gendarmes, ni de medecins, ni de sargents-de-ville, ni d'apothicaires, ni d'huissiers, ni d'annonces judiciaires, ni de commissaires de police, ni de cocottes, ni de juges, ni rien de drôle, quoi ? on verrait pus en ville que de mitrons, de z'épi-ciers et de libraires. Ça serait embêtant tout plein.

Ah pis ! quand on veut trop avoir de vartus on fait de bêtises. C'est comme moi avec Gnafron le Jeudi-Saint. V'là que le matin je nettoie mes chassiss et pis le soir nous montons faire nos estalions à St-Tirenés, sans reproche, comme fesait mon père et mon grand. Ça creuse, une course comme ça. Pas de bêtises que je dis à Gnafron, faut faire collation. Nous allons sur la place St-Just nous faire sarvir rien qu'une bouteille, un claqueret et une miche ; c'est pas lourd une miche, gn'y en a fallu une autre pour finir le fromage, mais comme gn'y avait de grenouilles que me gargotient dans le ventre, j'y ai fiché le reste de la bouteille. Alors le claqueret n'était quasiment tout claqué, nous avons demandé un rougeret pour nous aider à boire la bouteille, ça donne soif ; mais, nom d'un rat ! nous pouvions jamais tout finir en même temps : quand gn'y avait de pain, gn'y avait plus de vin, quand gn'y avait de vin, gn'y avait plus de fromage ; enfin de chopine en rougeret, de rougeret en miche, de miche en chopine, nous avons bu douze litres. Ah ! cristi, le Chemin-Neuf était-y raide pour descendre ; et pis y disent qu'on l'a rectifié et que Mssieu Chevreau n'y a passé... les farceus, y n'y a passé en voiture, pardine ! c'est ben malin. Maintenant y font de chemins rien que pour les carrosses, et point pour ceusses que vont à pattes.

N'empêche pas que je sais pas comment ça s'est fait, mais je me suis retrouvé le lendemain, à la piquette du jour, aux Hironnelles, dans la bas-souille et tout dépillandré. Eh ben ! v'là, pour n'avoir voulu faire collation, je n'ai perdu mon porte-monnaie, un chapeau neuf de n'y a quinze ans et je me sis soulé. Que ça vous serve de le-çon, vous autres.

A revoir, z'enfants, je m'en vas griffonner c'tte histoire tout de long pour M'sieu Claudius Hébrard ; vous y lirez dans son *Jornal des Bons Exemples*.

GUIGNOL.

GUIGNOL AGITE

REVUE SATIRIQUE

(Les deux inseparables se promènent sur le cours des Tapis.)

GNAFRON.

Hé, bien ! oui, je l'avoue humblement, cher Guignol, Je suis las d'un destin si triste et si précaire ! Toujours battre le cuir et tirer le ligneul Pour manger du pain dur et des pommes de terre ; Dans un travail de nègre avoir le corps brisé Pour être mal logé, mal vêtu, méprisé, J'en ai suffisamment et ne puis plus me taire !

GUIGNOL.

Vraiment ! voila du neuf ! Et que prétends-tu faire ?

GNAFRON.

Je ne sais pas, au juste, il me faut réfléchir ; Mais il est arrêté que je veux m'enrichir, Fallut-il, à défaut de talents, de science, M'abaïsser, m'avilir, vendre ma conscience !

GUIGNOL.

C'est la mode aujourd'hui !... du reste, j'en conviens, Jadis on se servait aussi de ces moyens... Bien, tu réussiras ! j'admets !... te voila riche, Après?...

GNAFRON.

Comment, après ? j'abandonne ma niche Sans demander mon reste ! et je vais bravement Dans le plus beau quartier prendre un bon logement ; Et là, bien délivré des soucis de la vie, Dans une douce aisance et sans m'épargner rien, Je coulerai des jours vraiment digne d'envie, Trouvant encore le temps de faire un peu de bien....

GUIGNOL.

Erreur !... quand tu verras s'arrondir ta fortune, Subissant malgré toi l'illusion commune, Qui fait que plus on a, plus on voudrait avoir, Jamais de t'arrêter tu n'auras le pouvoir.

GNAFRON.

Tu ne me connais pas, Guignol, et je t'assure !...

GUIGNOL.

Tous protestent ainsi ! chacun affirme et jure Qu'il se contentera d'un faible revenu ; Mais à son chiffre enfin dès qu'il est parvenu, Il n'en veut pas démordre, il a pris goût au lucre. — Comment ! se retirer si jeune ? y pensez-vous ! Nous nous ennuyierions, nous en deviendrions fous ! — Et l'on boulotte encor sur l'huile et sur le sucre....

GNAFRON.

Oui, mais quand le richard atteint son million, Il s'arrête?...

GUIGNOL.

Du tout ! il en veut trois ou quatre ; Et, comme un vrai forçat, on le voit se débattre, Toujours plus dévoré de sottie ambition ! S'il pouvait à son gré s'arrêter sur la pente Et dans quelques oasis aller dresser sa tente,

Pour y jouir en paix du fruit de son labeur, Ce serait tout d'un coup pour lui trop de bonheur ! Mais s'arrêter ! non, non ! Fatal, inexorable, Le vertige de l'or l'entraîne, et, misérable, Courbé, vieux, rachitique, un pied dans le tombeau, Se cramponnant encore au plus chétif lambeau, Au gain le plus sordide, il ne voit, il ne rêve Que d'entasser toujours, rapace, ardent, sans trêve, Oubliant tout le reste ! ignorant le ciel bleu, Les fleurs et le soleil, l'amour, la vie et Dieu !!

GNAFRON.

Hola ! ce malheureux est donc dans la démençe?... Qui faut-il en blâmer sinon la Providence Qui l'abandonne ainsi?... la Providence a tort !

GUIGNOL.

Elle a cent fois raison, et je l'approuve fort ! Je vois le châtimeut de celui qui l'oublie, Dans cet amour de l'or qui touche à la folie ; Et, pour cet égoïste embourbé dans l'erreur, Qui chiffre, additionne et suppute une hausse, Le jour même où la mort le fait choir dans la fosse, Je n'ai point de pitié ; je m'en ris de bon cœur !

GNAFRON.

Guignol, si j'en croyais ton étrange faconde, Tu deviendrais méchant !...

GUIGNOL.

Moi ! pas le moins du monde Sur les vices de l'homme autrefois j'ai pleuré, Sans'avoir pu convaincre un seul cœur égaré ; J'en veux rire aujourd'hui comme fit Démocrite, Et c'est vraiment bien tout ce que l'homme mérite ! Oui, quand cet insené que rien ne satisfait, Qui prend pour lui tout seul la ration de mille, Et qui, s'il n'est nuisible, est au moins inutile, Meurt sans avoir vécu, — je dis que c'est bien fait ! —

GNAFRON.

Soit ; mais rien ne se perd, et ce riche héritage, Sera pour les enfants !...

GUIGNOL.

Créés à son image, Les petits Harpagons dont les cœurs desséchés Aux biens matériels se seront attachés, Suçant par chaque pore un poison délétère, Pousseront à l'excès les défauts de leur père, Ecrasant les petits, écorchant les vaincus, Aux pauvres disputant les sous et les écus, A tous les rateliers mangeant une bouchée, Sans éprouver de honte en leur âme ébauchée ; Ou bien, diminués, infirmes et crétiens, Il se feront gruger par toutes les catins, Et trouveront bientôt et ruine, et misère, Et deshonneur peut-être ! !

GNAFRON.

Ah ! Dieu ! quelle galère ! Je n'en veux plus !... ma tête, ami, se détraquait, Et je vais retourner de suite et sans contrainte, Remuer l'eau puante au fond de mon baquet !...

GUIGNOL.

Oui ! garde ton bon sens et ta pauvreté sainte !

PIERRE LA GARGUILLE.

LA DIFFAMATION.

Si jamais question a été à l'ordre du jour c'est bien celle de la diffamation; au moyen de ce mot on cloue la bouche à tous les hommes de parole ou de plume et on les envoie caver leurs libres opinions sur les bancs de la correctionnelle.

Si vous ouvrez le dictionnaire au mot *diffamation*, vous y trouvez :

DIFFAMATION, s. f., action de diffamer, de perdre de réputation.

Je n'ai nulle prétention à la philologie; mais, il me semble que nous avons fait bien du chemin depuis que cette définition a été mise au jour; car si je consulte les statistiques de la police correctionnelle, je ne vois guère de bonne réputation perdue qui se soit mise à crier; et au contraire, j'en vois beaucoup qui ne valaient pas cher et qui ont demandé aux tribunaux un vernis d'occasion.

Si nous nous en rapportions simplement aux dictionnaires, ce que nous aurions toujours fait si les procès n'avaient enlevé la candeur de notre âme, nous serions bien tranquilles; car enfin, qu'est-ce qui se passe le plus souvent à propos de diffamation.

Un journal a publié un article dans lequel il dit : que les voleurs ne valent pas grand chose, que ses rédacteurs préfèrent la société du faubourg Saint-Germain à celle de ces honnêtes industriels, et que si au lieu de toucher la main à quelques-uns d'entre eux on leur mettait sa botte au derrière, les choses n'en iraient que mieux.

Cinq ou six jours après, vous recevez non pas un prix de vertu comme peut-être vous vous y attendiez, mais un papier timbré sur lequel vous lisez en substance ce qui suit :

« Monsieur Vautrin, connu généralement comme voleur dans son quartier et convaincu que votre article de tel jour peut encourager ses voisins à le maltraiter, déclare se reconnaître comme attaqué personnellement, et vous prie de vous rendre au sanctuaire de Thémis, pour vous y voir condamner à deux ans de prison, deux mille francs d'amende et trois cent mille francs de dommages intérêts. »

Et il y a gros à parier que le journaliste ne sortira pas sain et sauf du conflit.

Il est avéré que votre adversaire est un abominable fripon; bien mieux, il a été condamné comme voleur; il a mis sur la paille cinquante familles, peu importe; la preuve de ce que vous avez dit étant interdite, s'il est acquies au tribunal que vous avez pu avoir l'intention de désigner ce monsieur, la loi est formelle, et le juge sera bien obligé de l'appliquer.

Mais arrêtons-nous là, nos pouvoirs d'appréciation nous interdisant d'aller plus loin, seulement qu'il nous soit permis de proposer un petit remaniement dans les catéchismes, les traités de morale et les livres de philosophie.

En effet, tous ces bouquins estimables, inspirés par les meilleurs sentiments, ne cessent de répéter au nom de toutes les religions connues :

« Fais le bien, conduis-toi selon ta conscience et tu en seras récompensé par l'estime de ceux qui l'entourent. »

Eh bien! c'est là une mauvaise plaisanterie; car s'il est vrai que dans notre siècle éminemment pratique il soit nécessaire de pousser les générations futures dans les idées de fortune rapidement et légalement acquise, ne serait-il pas plus simple de dire :

« Hâte-toi de te faire une réputation déplorable; arrange-toi de façon que chacun puisse dire de toi : c'est un voleur et un gredin, et tu te feras un joli petit revenu au moyen des procès en diffamation. »

Si par hasard l'article que voici pénètre dans quelques-uns de ces foyers d'autrefois, dernières forteresses de la vie de famille, il est évident qu'il n'y aura qu'une seule voix pour le désapprouver.

On jettera une fois de plus la pierre à la petite presse,

on haussera les épaules en murmurant le mot de paradoxe et tout sera fini.

Eh bien bonnes gens! comme il n'est pas d'habitude pour Guignol d'avancer au hasard des faits qu'il ne pourrait prouver, apprenez ceci :

Il s'est trouvé à Lyon, des hommes assez naïfs pour croire aux allégations du *Progrès* et du *Salut Public* à notre endroit; persuadés que le *Journal de Guignol* était une officine de diffamations, ces honnêtes commerçants ont trouvé très-fort de nous envoyer par la poste des révélations intimes sur leur propre individu.

Puis ils se sont frottés les mains en se disant:-- Eh! eh! un petit procès nous fera de la réclame et nous vaudra des dommages-intérêts; c'est toujours autant de gagné.

Et qu'on ne croie pas que ce que nous avançons là, soit une plaisanterie; c'est la vérité la plus complète, et nos renseignements nous ont donné des preuves matérielles de ce que nous avançons : — preuves que nous pourrions un jour publier avec des noms et des pièces à l'appui si on voulait nous y obliger.


On le comprend sans peine, du moment qu'une mauvaise réputation est devenue un capital pouvant parfaitement rapporter beaucoup d'argent, nous en reviendrons à la proposition que nous avons émise plus haut.

Il faut retaper la vieille morale qui ne peut plus servir et créer une morale nouvelle plus en harmonie avec les mœurs, les habitudes et l'honnêteté des gens qui nous entourent.


Il est probable que le législateur n'avait pas prévu cette conséquence de la situation faite aux petits journaux dont le métier est moins facile que ne voudraient le faire croire les détracteurs de tout rang acharnés à leur perte.

CHAMPAVERT.


Avis-Guignol.

 **Un vieux fabricant** de véhicules, qui fait le jeune homme au détriment de sa fortune et de sa santé est prié d'ouvrir les yeux au plus vite, de peur que sa femme jalouse ne les lui arrache un de ces jours.

* *

 **L'homme** à habit noir et cravate blanche qui pinçait les mollets d'une vieille fille, dans l'escalier d'une maison de la place Louis XVI, il y a déjà quelque temps est prévenu que ses escapades sont connues d'une personne dont il a raison de craindre la mauvaise langue.

* *

 **La Dame blonde** qui, dans une rue avoiant les Terreaux, s'expose chaque matin à un rhume pour voir passer sous sa fenêtre deux cavaliers bruns dont l'un lui serait cher, est engagée à moins accentuer sa passion.

Les vis-à-vis s'en aperçoivent et commencent à s'en plaindre.

LETTRÉ DES ANTIPODES

Il n'est pas que vous n'avez éprouvé de ces désirs furieux qui vous étirent l'âme, — pour l'accomplissement desquels on sacrifierait les choses les plus sacrées on faillirait aux devoirs les plus saints, — de ces envies qui font qu'on s'écrie dans un moment d'exaltation fébrile :

— Je donnerais bien trente cinq sous pour que telle chose m'arrivât !

Un de ces bonheurs convoités, une de ces félicités vues en rêve, était pour moi de pouvoir assister au bal de la Cour aux Antipodes.

Non pas que je me promisse un plaisir immodéré de considérer quatre ou cinq heures durant une collection variée d'épaules et d'épaulettes, d'uniformes boutonnés et de corsages échancrés; — mais on m'avait tellement vanté l'esprit, la grâce, la beauté, le courage, l'érudition, la foi, l'espérance et la charité de la souveraine des Antipodes qu'on comprendra sans peine mon désir de contempler tant de perfections dans une aussi petite personne.

La reine des Antipodes a huit ans.

Je dois dire que les lettres d'invitation étaient aussi recherchées que les charmes de madame X... — qu'on n'a pas encore pu découvrir, — on faisait des bassesses pour s'en procurer. — Quant à moi, j'allai trouver le concierge du palais qui consentit à me remettre une carte à la condition que je lui cirerais ses bottes.

Ce n'était pas le moment d'avoir de fausse honte et de céder à un sentiment d'amour-propre exagéré, et je passai par où voulut le concierge en question.

Au jour dit, contenant difficilement l'allégresse qui débordait en moi, je fis mon entrée dans les salons splendidement décorés. — Mais à peine avais-je fait quelques pas que je m'aperçus avec un étonnement facile à comprendre que toutes les dames portaient sur l'œil gauche un emplâtre qui le bouchait complètement; quelques-unes poussant les choses plus loin s'étaient appliquées ledit emplâtre sur les deux yeux et se faisaient conduire par un chien d'aveugle.

C'était là une nouvelle mode dont je cherchais vainement à m'expliquer le charme, et comme j'en exprimais ma surprise, un invité bien renseigné me souffla à l'oreille: « La reine est borgne ! »

Je compris alors toute la délicatesse de l'emplâtre.

A dix heures on annonça la jeune souveraine; elle vint s'asseoir sur le trône de ses pères, et tous les invités défilèrent *sous son œil* avec force révérences. — En passant un grave magistrat eut l'imprudence de trop accentuer sa genuflexion, une glissade mal calculée lui fit perdre son centre de gravité, et le poids des années aidant, il tomba lourdement sur le dos.

A cette vue, Zuléma 1^{re} (c'était le nom de la reine), se tordit dans des accès d'une gaieté folle qui fut immédiatement partagée par toute la Cour.

La chute du magistrat eut dès lors un succès énorme; un homme qui avait fait passer à la souveraine un moment aussi agréable ne pouvait manquer d'être comblé d'honneurs, et chacun voulait s'efforcer de renouveler l'hilarité royale en se précipitant sur le parquet dans les postures les plus bizarres et les plus grotesques.

C'est ainsi que je vis successivement un savant choir sur le nez; un avocat sur la tête; un docteur célèbre rouler comme une boule; un journaliste influent exécuter sur le flanc trois ou quatre sauts de carpe des mieux réussis.

Cependant mon tour approchait; ému plus que je ne saurais le dire, je me demandais avec une inquiétude mêlée d'embarras sur quelle partie de mon individu il serait le plus récréatif de me voir tomber; car déjà tous les systèmes de chute un peu originaux avaient été épuisés, et pour rien au monde je n'aurais voulu laisser humilier la France en ma personne.

Tout-à-coup une idée lumineuse me traversa l'esprit, et me jetant à plat ventre, je me livrai à une imitation des plus heureuses des contorsions d'une grenouille atteinte d'une colique de *miserere*.

Je ne suis pas vaniteux à l'excès, et il n'entre point dans mes idées de couler en bronze les actes remarquables qu'il m'arrive de commettre; — j'aime mieux laisser à la postérité le soin de m'élever une statue équestre; toutefois je ne saurais cacher que dans cette circonstance je fus tout simplement sublime!

Pendant cinq minutes et demie, on put me voir rouler les yeux, tordre la bouche, lancer mes bras et mes jambes

en tous sens avec des mouvements fébriles et des soubresauts convulsifs ; — et lorsque je me relevai, suant, pou-dreux, essoufflé, un hurra d'enthousiasme retentit dans la noble assemblée.

Quant à la reine, elle riait tellement qu'on dut regretter que son trône ne fut pas une chaise percée.

Le lendemain matin à huit heures, un personnage à cheveux blancs et à la figure vénérable fit invasion dans ma chambre.

C'était le premier ministre qui venait me prier de vouloir bien être son secrétaire particulier.

J'ai demandé à réfléchir ; quand on a su faire rire... aux larmes la souveraine d'un grand peuple, on n'est pas le premier venu, — et comme il est possible qu'on vienne m'offrir la lieutenance générale des armées du royaume, je tiens à ne pas m'engager ailleurs.

WILHELM GIRL.

THÉÂTRE.

Les Théâtres subventionnés de la Province,

par M. JULES WARD,
de l'Académie de Lyon.

La brochure de M. Ward débute dans par cette phrase dont aucun directeur ne lui contestera la vérité :

« La décadence des théâtres lyriques subventionnés de la province est tellement reconnue et avérée de tout le monde, même des indifférents en matière d'art musical, que personne ne songe à chercher un palliatif, à trouver un remède quelconque aux embarras qu'elle crée. »

Et, partant de cette base d'opération, M. Ward, déclare que si les théâtres actuels ne valent pas grand chose et coûtent fort cher, cela tient à quatre causes.

- 1° La pénurie des ténors et leurs prétentions exorbitantes.
- 2° L'immobilité du répertoire dans les villes où la population flottante est insuffisante à remplir les théâtres.
- 3° L'exploitation ou privilège à courte échéance.
- 4° L'instabilité de la position des masses orchestrales, chorales et dansantes.

Trouver les causes d'un mal c'est déjà quelque chose, et il est louable de chercher à les diminuer ou à les anéantir ; c'est le but de M. Ward.

Mais avant toute chose, comme toute entreprise théâtrale se résout par une question d'argent, il ne sera peut-être pas indifférent à nos lecteurs de savoir quel prix les directions mettent à leurs artistes, et par les quelques chiffres qui vont suivre, ils pourront se rendre compte des difficultés financières qui résultent de la direction des théâtres de Lyon.

MM. Dulaurens, reçoit.	5,500 fr. par mois.
Miral	4,800 —
Holtzem.	4,500 —
Méric	4,500 —
Barrielle	4,500 —
Périer.	4,650 —
Mesdames	
Soustelle.	4,500 —
Gasc	5,500 —
Sallard	4,700 —
Nivet Grenier.	900 —
Nordet.	4,200 —

Le ballet coûte, tout compris, 7,085 francs par mois, les chœurs 4,500 francs et l'orchestre 7,944 francs.

On le voit le *Grand-Théâtre* est une affaire financière très-considérable, et dont le total des frais pour les appointements des artistes et employés seulement s'élève chaque mois à la somme de 51,157 francs.

Quand au théâtre des *Célestins*, bien que la brochure de M. Ward ne parle actuellement que de nos scènes lyriques ; nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître les appointements de quelques-uns des artistes de notre second théâtre.

MM. D'herblay, le futur directeur, et	
Mme D'herblay, recevaient	4,100 fr. par mois.
Saliné	550 —
Dorsay.	575 —
Laty	550 —
Train.	400 —
Stanislas.	250 —
Henry	500 —
Lebrun	450 —
Lamy et Mme Lamy.	800 —
Minne.	350 —
Seiglet.	275 —
Martin	250 —
Mesdames	
Abit	550 —
Blanchard	400 —
Jacobs	550 —
Smith.	350 —
Prévieux	250 —
Mathilde.	225 —

L'orchestre des *Célestins* coûte 1,403 francs par mois, et le total des dépenses occasionnées par le personnel de ce théâtre, s'élève à 15,777 fr. par mois.

On le voit, il faut trouver le moyen de donner chaque mois des représentations fructueuses lorsqu'il y a à payer aux artistes et aux employés des deux théâtres une somme de 66,934 fr.

On remarquera la différence considérable d'appointements qui existe entre les artistes des scènes lyriques et les autres ; ce fait vient parfaitement à l'appui des observations de M. Ward, au sujet des prix élevés auxquels aspirent ces messieurs et ces dames.

Passons maintenant aux palliatifs dont nous parle la brochure.

M. Ward donne, comme principale cause, l'absence d'écoles de musique qui force chaque directeur d'opéra à courir les grands chemins en quête d'un ténor quelconque, ou d'un baryton naturel.

Point d'école, point d'enseignement musical et surtout point de chanteurs bien complets, à cause des procédés d'éducation hâtive qu'on emploie à leur égard : voilà les causes du premier mal.

L'habitude déplorable des spectateurs qui n'acceptent comme bons que les ouvrages qui ont reçu la sanction de Paris : voilà la seconde cause.

La trop courte échéance des privilèges directoriaux qui empêchent l'organisation sérieuse d'une campagne artistique de plusieurs années et enfin toutes ces causes réunies, influant sur l'orchestre et les chœurs, telles sont les causes assez rationnelles signalées par M. Ward.

A cela il oppose des réformes fort intelligentes mais dont je crains malheureusement de ne voir de longtemps une application bien entendue, nous sommes en France tellement amis de la routine ; que nous qualifions de révolution tout changement à l'ordre de choses établi, et sous ce prétexte nous nous abstenons de tout progrès.

S'il est bien acquis que l'initiative, individuelle, que le régime de liberté absolue des théâtres rend impossible l'existence des scènes lyriques en province, je ne vois aucune raison de ne pas essayer la manière de faire proposée par M. Ward.

Cette manière consiste :

- A donner en nature une grande portion de la subvention payée en argent par la ville, c'est-à-dire :
- De faire payer par la municipalité tout le personnel

sedentaire du théâtre d'opéra : le conservateur du théâtre, le chef d'orchestre, ses deux sous chefs d'orchestre les chœurs, le corps de ballets, les machinistes, ouvreurs, ouvreuses et autres employés.

De même la ville payerait le metteur en scène, le régisseur général, le contrôleur, les maîtres de danse et sous-maîtres de ballets.

Enfin, profiter de l'élan musical qui existe actuellement en France pour organiser chaque été de grandes fêtes orphéoniques et d'y exécuter les œuvres nouvelles.

Chaque directeur, nommé pour cinq ans, et possédant cependant une certaine subvention en argent, n'aurait donc qu'à organiser une troupe simple d'opéra, d'opéra-comique et de ballet.

Il serait, en outre, tenu de monter tous les deux ans un grand opéra, tous les ans un opéra comique et deux opéras en un acte, un ballet de genre et un ballet comique, le tout d'auteurs inédits.

M. Ward pense que cette réglementation pourrait sauver les scènes lyriques de la province, dont il voit l'avenir sous les plus sombres couleurs. Sans savoir si l'expérience arriverait à prouver l'efficacité de ses théories difficiles à discuter, comme toutes les théories, constatons que cette tendance des esprits sérieux à s'occuper de la question des théâtres est un indice des difficultés actuelles de la situation.

Il est positif en effet qu'il faut avoir une confiance illimitée en soi-même pour prendre une direction où il y a chaque mois à payer 66,934 francs à ses artistes et employés, sans compter les droits des pauvres, les droits des compositeurs et auteurs dramatiques, les frais de décors, de mise en scène, de costumes et les mille et une dépenses qu'entraîne la direction des théâtres.

Quoi qu'il en soit, comme ce n'est guère qu'en s'occupant d'une question qu'on arrive à l'éclaircir, nous devons, comme je le disais plus haut, nous estimer heureux qu'à défaut de nos grands confrères, l'Académie de Lyon et la population lyonnaise y prennent un véritable intérêt.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Couche tout nu. — S'il aime à chiquer, le gone, c'est son affaire, s'il y a pis, faut l'expliquer plus clairement.

Dame Expérience. — Es-tu bien la même que l'autre? j'aimais mieux la première. Si tu nous récris, mets un peu moins de parfum dans tes lettres. Gnafron en a été malade.

Jean Picheloup. — Merci ; s'utilisera si nous reprenons les annonces.

C. B. à Vienne (Isère). — Envoyez vos vers directement ; nous ne pouvons revenir sur un sujet traité.

One tis Quidam. — Nous te prions adroitement de tenir tes promesses. Si tu nous connaissais, tu n'aurais aucun doute à notre endroit.

Marie T. — Il est donc bien laid ou tu es bien honnête. Donne-nous un renseignement sur l'un ou l'autre de ces deux cas.

Cannetier. — Il les ferait bien, le gone, si ça devait lui rapporter quelque chose, et il ne rendrait rien, sois en bien sûr.

Antoine Copernic. — Trop astronomique, et pais :

Laissons, laissons les enfants à leurs mères,
Laissons, laissons les mères à la maison
pour quelque temps.

Le Gérant, E. THOMAIN.